



L'ÉCHONILH'JAZZ

JOURNAL DU FESTIVAL de CONILHAC 2015

Rédacteurs du Journal :
Jérôme BAUGUIL, Jean Michel CHESSARI, René GRAUBY, Babeth PORCARELLI

LE BILLET DE JO... ENTRE BONHEUR ET HORREUR

Cette soirée a été la preuve formelle (une fois de plus) que notre région est un extraordinaire creuset de musiciens de jazz de très haut niveau. Mais ce vendredi dans chaque groupe il y avait de surcroît un musicien américain. Étonnant non !

En première partie nous avons eu sur scène une Affaire à swing qui, bien qu'incomplète s'est révélée toujours aussi brillante : en effet, Pascal Pezot, blessé, fut remplacé par un pianiste/chanteur... américain, lequel s'est parfaitement intégré au trio restant. Nous avons beaucoup aimé Marc Oriol au sousaphone, base solide, imperturbable de précision, Jérôme Vacquier au sax soprano soufflant un beau son inventif, riche héritage de Sydney Bechet et Eric Gilles au banjo, un maître précis, mélodique, mais faisant toujours preuve d'une immense imagination. Nous avons d'ailleurs pu assister à un 4/4 impressionnant entre le banjo et le sousaphone, redoutable d'efficacité. Bref, cette première partie nous a donné à entendre l'Affaire à Swing comme nous l'adorons !

Et notre bonheur ne faisait que commencer car en deuxième partie, Jambalaya nous a offert une belle balade dans la musique riche des années 50.

Cette partie a démarré par une intro d'enfer des quatre instrumentistes avant l'arrivée de la divine Lydie Arbogast et de sa superbe voix dynamique et très jazzie. Soutenue et poussée par l'orgue Hammond de Thierry Ollé, cette diva a enchaîné un scat et des morceaux superbes, sans nous laisser le temps de souffler, nous réservant de superbes surprises voix/instruments. Et le son guitare/ sax baryton/ orgue Hammond s'est par ailleurs révélé très jouissif ! Et puis est arrivé Drew Davies avec son sax : cet homme est monstrueux : un son, une dextérité, une inventivité, le tout parfaitement en accord avec Jambalaya et plus particulièrement avec le sax baryton de David Cayrou.

Un exemple de cet accord parfait : après un thème endiablé de S. Rollins est venue une douce et élégante mélodie à la clarinette. C'est ça Jambalaya. Et on aime !

Ce fut une soirée d'anthologie. Et samedi... L'effroi. Nous voulions adresser toutes nos pensées à celles et ceux qui ont vécu ces événements horribles, et en particulier aux victimes. Mais la vie continue... il le faut, et en ces temps troublés, c'est plus que jamais impératif.



Jo MOUTOU

Rencontre avec Vincent Peirani, accordéoniste tout terrain

(propos recueillis par Annie Yanbékian)

Il a la trentaine, un gabarit de basketteur et il joue de l'accordéon. Son talent et son éclectisme lui valent de mener de front une carrière dans le jazz -auprès de Youn Sun Nah ou Daniel Humair- et la musique classique. Il a enregistré en trio un album frais et envoûtant, "Thrill Box" ("boîte à frissons"). Pour Cultu-rebox, Vincent Peirani évoque avec humour son parcours, semé d'obstacles.

Culturebox : Pourquoi l'accordéon ? - Vincent Peirani : Je n'ai pas choisi l'accordéon. Je voulais être batteur. Mon père a fait de la musique quand il était jeune, mais il a joué de plein d'instruments, accordéon, guitare, flûte, saxophone, clarinette, il chantait aussi... Quand j'ai dit à mon père que je voulais faire de la musique, il était super content. Je lui ai dit : « Je veux faire de la batterie. » Il m'a dit : « Non. Tu feras de l'accordéon. » J'avais 12 ans..

Vous n'aviez jamais fait de musique avant vos douze ans ? - Non, je faisais du sport. Handball, judo et natation. Je faisais ça à fond. Jusqu'à ce que je me casse les deux genoux, ce qui est arrivé un peu plus tard. J'ai commencé la musique à douze ans, et trois ou quatre ans plus tard, le sport, c'était terminé.

- Comment avez-vous réagi quand votre père vous a imposé l'accordéon ? - Mal ! Au début, c'est lui qui me faisait travailler. Dès qu'il me posait l'accordéon sur les genoux, je pleurais. Ça ne me plaisait vraiment pas... Ça a duré comme ça pendant plus d'un an. Mais j'étais un bon élève, un bon soldat, donc j'obéissais.

- À quel moment avez-vous commencé à apprécier cet instrument ? - Ça m'a plu à partir du moment où on m'a dit que l'on pouvait jouer de la musique classique avec l'accordéon. J'adorais la musique classique. C'est là que j'ai commencé à travailler ce type de répertoire sur cet instrument.

- Cela ne devait pas forcément être évident pour un adolescent de faire de l'accordéon. L'image un peu « bal musette », ringarde, n'est pas forcément très engageante à cet âge-là... - C'était les années 90, 1992, c'était vraiment la lose, c'était nul. Quand des gens qui avaient entendu dire que je faisais de la musique venaient me parler, je leur répondais que je jouais de la batterie. Je ne disais pas que je faisais de l'accordéon, c'était la honte !

- Finalement, les choses se sont plutôt bien passées par rapport à vos débuts douloureux, puisque vous avez commencé à remporter de nombreux concours à partir de 1994... - Ah oui, j'étais une bête à concours ! Je ne pouvais plus faire de sport mais j'avais gardé ce côté compétiteur et je me suis dit que les concours, ça allait me plaire ! Par ailleurs, un an après avoir commencé l'accordéon, mon père m'a dit : « Tu as bien travaillé, tu vas pouvoir faire un deuxième instrument. » J'ai répondu : « Génial ! La batterie ! » Il m'a dit : « Non, pas la batterie, la clarinette. » Et là, même combat, ça a été difficile... Mais bon, je m'y suis mis. Je suis allé l'étudier au conservatoire de Nice, j'ai eu mes examens, mon prix. Et au final, je n'ai jamais fait de batterie.

- Pourquoi votre père voulait-il que vous fassiez de la clarinette ? - Mon père a fait du bal. À son époque, les accordéonistes savaient souvent jouer, en plus, d'un ou plusieurs instruments à vent. Mon père était dans cet esprit-là. Aujourd'hui, ça m'arrive encore de jouer de la clarinette. J'ai failli en faire sur le dernier disque. Mais comme il y avait déjà M. Portal et Émile Parisien, deux « soufflants », je me suis dit que c'était inutile.

- Bon, vous pouvez toujours vous mettre à la batterie aujourd'hui... - Je n'en ferai jamais, c'est sûr. C'est un drame psychologique, maintenant, pour moi ! Comme une espèce de bête noire... Je vais jusqu'au bout, je n'en ferai pas.

Vous qui aimiez tant le classique, comment avez-vous découvert le jazz ? - J'ai fait du classique pendant des années. Puis je suis tombé très malade, vers 1998, et j'ai tout arrêté pendant deux ans. J'ai eu un cancer. Tous les gens qui m'entouraient en classique, parce que j'étais doué, que j'avais remporté plein de concours, se sont barrés. Même les plus proches. À l'époque, un pote venait me voir à l'hôpital. Il m'avait amené des disques de jazz, un album de Sixun et l'un des derniers disques du pianiste Bill Evans. Je ne connaissais absolument rien de cette musique. J'ai adoré les deux albums. J'ai demandé à mon pote ce que c'était comme musique. « C'est du jazz ! » Je me suis dit : « Si je m'en sors, je veux apprendre cette musique. » C'est comme ça que j'ai fait du jazz. En plus, je suis devenu moins con ! Car vous relativisez d'un coup ! Vous vous dites que vous pouvez partir très vite ! Donc je me suis un peu calmé. Quand tout le monde vous dit que vous êtes un surdoué, un prodige, à un moment donné, vous le croyez, et vous devenez vraiment con ! J'ai aimé refaire du classique des années plus tard, avec des vrais gens, d'un autre niveau, ça m'a fait énormément de bien.

- Comment êtes-vous parvenu à vous imposer dans les clubs de jazz ? - Dans les clubs, au départ, les gens ne voulaient pas me laisser jouer ! Quand j'ai débarqué à Paris, il y a 13 ans, je ne connaissais personne. J'essayais de rencontrer des musiciens. Au début des conversations, j'écoutais. Puis venait le moment où on me demandait : « Et toi, qu'est-ce que tu fais ? » « Moi ? Je fais de l'accordéon. » « Ah bon... ? Ok... Bon, ben salut ! » C'est arrivé plein de fois ! Il y a certains moments où j'ai réussi à me glisser dans la *jam session* et à jouer. Et là, ça fonctionnait, avec une batterie, une contrebasse, un piano... Et les mêmes mecs qui m'avaient snobé me disaient : « Eh, mais dis donc, c'est pas mal ! » Maintenant, c'est plus facile, ça change, mais il y a quand même toujours des *a priori* ! Souvent, à la fin des concerts, des gens viennent me voir et me disent : « Vous savez, je n'aimais pas l'accordéon, c'est mon mari, ou c'est ma femme, qui m'a fait venir à ce concert. Et là, mon regard a changé, c'est super ! »



Jérôme BAUGUIL est présent comme les années précédentes sur le Festival de jazz de Conilhac. Il vous attend tous les soirs sous le chapiteau pour parler de « L'atelier et autres nouvelles », de deviser sur « La porte capitonnée », le polar sur le jazz, ou encore de feuilleter « Une année de jazz », tous trois présentés à l'édition 2015 du JIM (Jazz in Marcillac). L'Echonilhac vous propose, sous forme de feuilleton, une rencontre plus intime avec Jérôme que l'on retrouvera toutes les semaines dans ces colonnes. Voici donc le quatrième volet de l'interview de notre auteur de polar.



En lisant ton polar sur le jazz, « La porte capitonnée », on s'aperçoit que le jazz et le roman policier ne combinent pour construire l'intrigue. Selon toi, comment ces deux univers s'imbriquent-ils ?

Les deux univers étaient faits pour se rencontrer, assurément. Le roman policier s'appuie sur des histoires qui tournent souvent autour du banditisme, de la corruption, de la rivalité entre bandes. Les truands ont leurs propres codes, l'ordre public combat donc ces marginaux pour les réduire au silence. Le jazz, lui, est une réponse artistique de la communauté noire à l'oppression des blancs. Un milieu va toutefois réussir à faire converger les deux univers : celui de la nuit. La nuit, des populations se mélangent et les codes aussi. Il faut lire l'ouvrage de l'auteur américain Ronald L. Morris « Le jazz et les gangsters », pour mieux comprendre l'histoire de ces racketteurs, ces mobsters, souvent juifs ou siciliens, qui assuraient dans les clubs la sécurité de l'emploi des musiciens noirs pendant la période de la prohibition aux USA. Les politiciens ont donc combattu ces gangs pour mettre fin à la corruption et tout ce qui gravite autour de cette mafia de la nuit. Le livre est une étude presque universitaire, très détaillée, une véritable bible pour saisir les enjeux du milieu. Je l'ai acheté l'an passé à mon ami libraire d'Auch qui expose avec moi à Marcillac et c'est vraiment un livre de référence. Mon roman policier, « La porte capitonnée » débute dans le club le « Black Hole », comme un clin d'œil à tous ces clubs qui ont fleuri dès l'après-guerre, que ce soit en France ou aux USA. Le club que j'ai voulu retranscrire est *La Villa*, rue Jacob dans le sixième arrondissement, à Paris. Le club a disparu depuis, remplacé par un bar lounge mais *La Villa* réunissait toutes les caractéristiques du club de jazz : en sous-sol, un plafond très bas, un bar, une scène au fond avec batterie et piano, des poufs surbaissés très près de la scène, un barman très élégant... Je m'y suis souvent rendu quand je résidais en région parisienne et l'idée de croquer des personnages est née là-bas. D'ailleurs, lorsque je m'y suis rendu pour la première fois, j'ai cru me trouver sur un décor de cinéma, avec une image très « noir et blanc ». Alors le raccourci avec le milieu des gangsters et celui du cinéma noir français a jailli dans ma tête. Autour de moi, je voyais les monstres du cinéma des 50's et 60's qui continuent à me faire rêver : Blier, Ventura, Gabin, Delon, Daban, Constantin et tous ces seconds rôles qui donnent de l'épaisseur au cinéma de Lautner, Molinaro, Melville. J'ai été surpris de découvrir dans le livre de Cabu, « Cabu jazz », qu'il était lui aussi venu à *La Villa* pour croquer des musiciens et en particulier Brad Mehldau. Comme par coïncidence, j'ai vu Brad à *La Villa*. Étions-nous le même soir dans le club ? Je ne pense pas mais en tout cas ne serait-ce que pour l'anecdote, je suis fier d'être allé dans ce club et puis le dessin est sympa, comme tout l'univers décalé de Cabu du reste. Cabu, je l'ai vu à Marcillac l'an dernier quand il est venu dédicacer son livre. C'était un vrai passionné de jazz et au mois de janvier quand j'ai appris sa disparition, j'ai été sous le choc comme tous les français. J'ai regardé les photos prises à Marcillac... terrible. Pour revenir à l'intrigue de « La porte capitonnée », il m'a fallu faire sortir l'histoire du club pour créer des rebondissements. Et donc d'un couple « duo » entre le jazz et la littérature, j'ai ajouté un troisième élément, le cinéma, pour constituer un triangle. En littérature il existe le triangle amoureux entre le mari, la femme et l'amant, j'ai souhaité construire « mon triangle », celui qui réunit la musique (le jazz), la littérature (le polar) et le cinéma. Au « Black Hole » je voulais arriver à retranscrire l'atmosphère du club, l'angoisse des musiciens qui s'installent avant de jouer, expliquer par là-même ce qu'ils jouent pour donner envie aux lecteurs de s'approprier ce courant musical. Mais un club, c'est aussi une microsociété et toutes ses dérives, une hypothétique relation avec le « milieu ». J'ai souhaité faire référence aux films de truands, et toutes les adaptations de romans policiers à l'écran : « Le cave se rebiffe », « Mélodie en sous-sol », « Tirez pas sur le pianiste », « Grisbi or not Grisbi » ou les « Tontons flingueurs », « Razzia sur la chnouf », « Touchez pas au grisbi » etc... Les romanciers cultes du roman policier français de cette période ont alimenté le grand écran : Albert Simeon, Auguste le Breton et son argot légendaire, Bialot mais aussi ADG, beaucoup moins connu que les autres mais que j'adore parce que je croirais entendre la verve du grand dialoguiste Michel Audiard. Tous ces acteurs, ces films, tous ces romans m'inspirent, c'est une évidence. Il faut se nourrir, lire, regarder pour comprendre les codes du roman ou du film policier. Sur mon stand, je dis souvent aux gens avec qui je discute que j'aime les méchants car ils ont « de la gueule » ; un truand au cinéma, on le reconnaît de suite à son physique, à sa démarche, à sa façon de regarder l'écran ou à dévisager quelqu'un. Sans eux le roman policier n'existerait pas, c'est une lapalissade. En tant que lecteur, j'essaie toujours d'imaginer qui pourrait bien interpréter à l'écran tel ou tel personnage. D'ailleurs quand on compare le faciès des trois acteurs dans le film « Le bon, le brute et le truand », je ne suis pas certain que le beau Clint Eastwood soit à sa juste place. Et si on mettait son fils Kyle à sa place ? Ah oui j'oubliais, Kyle ne peut pas se disperser, il est déjà musicien de jazz...

POURQUOI ANNULER LE CONCERT LINX FRESU ?

Nous avons appris la nouvelle des événements tragiques à la fin du remarquable concert réunissant l'Affaire à Swing et Jambalaya. Après avoir informé le public de ce qui se passait, une chape de plomb est tombée sur notre salle des fêtes et sur la cave à jazz. Le matin, une réunion de crise de l'association décidait d'annuler le concert du soir en hommage à toutes les personnes touchées par ces drames, suivant en cela les recommandations du préfet de l'Aude et respectant la période de deuil. Nous apprenions plus tard que Paolo Fresu ne désirait pas se déplacer ce qui confortait notre décision en accord avec les producteurs des artistes concernés. Il n'était pas question pour nous de faire un concert tronqué qui ne garantissait pas la présence d'un des musiciens.

Nous avons essayé de reporter ce concert avant la fin du festival mais le planning des musiciens ne nous a pas permis d'envisager cette solution. Le faire en dehors du festival était aussi problématique pour des questions de logistique. Nous rembourserons les places de ceux qui nous le demanderont et nous prévoyons d'inviter le groupe Heartland lors du trentième festival de jazz.

Ce ne sont pas des décisions faciles à prendre. Nous vous remercions pour votre soutien.

JAZZ/CONILHAC

On attaque notre culture, notre joie de vivre, notre cœur, nos terrasses de café, nos concerts...ces endroits de convivialité, de partage, où nous vivons ensemble...Nous continuerons de vivre ensemble, nous continuerons de nous réunir en terrasse, nous continuerons de faire des concerts. Nous, qui vivons pour la musique et par elle, savons l'importance de cette langue vivante, vibrante et vivace, quelles que soient les circonstances dramatiques qui voudraient empêcher notre liberté. Nous continuerons de la parler ensemble, de chanter, de jouer, de danser !

Jacques Brel disait : « J'aime que les hommes se groupent, se réunissent, aient autre chose qu'un ennemi commun, qu'ils aient un rêve commun. » Nous continuerons de rêver ensemble et de lutter contre l'obscurantisme, pour nous, pour tous ceux qu'on aime, pour nos enfants.



Zazie

JAZZ/CONILHAC et LA SUITE...
DIMANCHE DU JAZZ 22 NOVEMBRE - 16 h.



Carte Blanche au Conservatoire CCRLCM

A.MIDI SALSA LATINO avec **LATIN'OC**

SAMEDI 28 NOVEMBRE - 20 h.45



Jacques ADAMO Trio
LISA SIMONE Quartet

Cave : MC5

RETOUR
SUR 2014

RENAUD
GARCIA FONS



JMC